

YAN Lianke

LES CHRONIQUES DE ZHALIE

Roman traduit du chinois
par Sylvie Gentil



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DÉJÀ PARU AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Servir le peuple
Le Rêve du village des Ding
Les Jours, les Mois, les Années
Bons baisers de Lénine
Songeant à mon père
Les Quatre Livres
La Fuite du temps

Titre original : *Zha Lie Zhi*

© 2013, Yan Lianke

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Yang Yongliang

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1115-8

PRÉFACE

CHINE, LITTÉRATURE
ET MYTHORÉALISME ¹

Si la littérature influence souvent ses lecteurs, sur l'écrivain c'est la vie qui exerce une influence contraignante.

La Chine contemporaine s'est lancée à bride abattue dans la course pour faire mieux, et plus vite, que l'Europe et les Etats-Unis en deux siècles. En conséquence de quoi il n'y a plus ni règles ni processus, la fin les a remplacés. Des raccourcis qui ne trient plus parmi les moyens sont devenus développement, richesse, héroïsme, l'échelle et l'intelligence qui mènent à la réussite. Pouvoir et argent se sont unis pour pervertir les âmes. C'en est au point que sur cette vieille Terre peuplée d'un milliard quatre cent mille habitants il n'est pas un jour, pas une heure où ne se produise quelque événement tellement alarmant qu'on n'en finit pas de le ruminer. Elle s'en pare d'une absurde complexité, devient le théâtre d'un chaos confus où de la beauté et de la laideur, de la bonté et de la cruauté, du bien et du mal, de la fiction et de la réalité, de ce qui a de la valeur

1. D'après l'heureuse formulation de Brigitte Duzan (cf. http://www.chinese-shortstories.com/Actualites_73.htm).
(*Note de la traductrice.*)

ou ne fait pas sens, il n'y a plus moyen de juger, pas plus que de démêler ce qui relie entre eux ces faits et ces incidents. Toutes les explications que l'homme pourrait y trouver restent aussi silencieuses que des aimants pointés vers la terre nue, avec un magnétisme aussi disparu que le météorite qui s'est abîmé dans l'océan.

Un fait : un homme est mort en détention, noyé dans une bassine d'eau.

Un autre, tout aussi véridique : à Shanghai, peu avant la fête du printemps, les eaux du Huangpu ont charrié quelque dix mille cadavres de porcs.

Un dernier, celui-là encore parfaitement authentique : alors qu'une localité s'apprêtait à rendre la crémation obligatoire, les vieilles gens s'y sont les unes après les autres suicidées pour avoir le droit d'être enterrées.

Tels drames ont beau nous sembler irréels, contrairement à la plus constante des logiques humaines, ils relèvent pourtant du quotidien et le risque existe, à toute heure et en tout lieu, qu'ils se reproduisent. Ils sont désormais si communs et répandus qu'on dirait l'air, et l'eau, dont la qualité s'est modifiée sans que nous en ayons compris le pourquoi. Notre pays est neuf, il est aussi très vieux. Relativement riche et moderne, mais régi d'après un système despotique extrêmement féodal. Fortement occidentalisé, et pourtant intrinsèquement oriental. Si le monde est en train de le changer, lui aussi il modifie l'univers dans sa globalité. Nous avons là un processus dont l'originalité réside en sa capacité à défier l'imagination, à en dépasser les limites tant rien ne saurait expliciter ni justifier la réalité qui en découle, laquelle en devient irréaliste, c'est une réalité au tangible intangible et où l'impossible est possible. Les événements s'y produisent

selon des principes et des règles que nous ne discernons pas, que nous n'arrivons pas à toucher du doigt, que nous ne pouvons même éprouver.

Telle réalité procède d'une nouvelle logique, de nouvelles manières de raisonner.

D'une forme d'existence commune qu'on peut qualifier de « mythoréaliste ».

Face à cette réalité et son histoire, sa genèse et son actualité, les Chinois sont longtemps restés incroyables et dubitatifs. Ensuite ils se sont habitués et peu à peu n'y ont plus rien vu que de très banal. Enfin, indifférents, ils se sont identifiés à cette ère sans équivalent à l'échelle planétaire. Mais alors que l'univers assistait bouche bée aux époustouflants incidents qui émaillent notre quotidien, les stylos et les claviers des écrivains de Chine se sont révélés impuissants, inaptes à décrire la réalité à laquelle ils étaient confrontés et qui échappait au cadre de l'expérience et de l'histoire humaines. Aucune doctrine, aucun courant, aucune technique littéraire n'était, face à l'étrange récit de la Chine contemporaine, à même de produire autre chose que soupirs et gémissements.

La réalité chinoise nous contraignait à une nouvelle forme d'écriture.

Cette réalité, cette histoire qu'aucune logique ne venait justifier ont provoqué l'accouchement de la littérature dite « mythoréaliste », soit une manière littéraire originale de montrer une réalité invisible, de la mettre en évidence alors qu'elle est dissimulée, de la décrire quand elle est « inexistante ». Elles ont lancé la littérature sur la route de l'âme et de l'esprit (qui ne sont pas l'existence), à la recherche de ces noyaux atomiques enfouis qui font exploser la vie et la réalité.

Tant en ce qui concerne le récit, l'intrigue, les détails que la psychologie et le comportement des personnages, impossible dans le cadre du roman réaliste de faire l'im-passe sur le rapport de causalité, ce serait inimaginable. Tel rapport s'est sous couvert de science et de logique partout imposé avec force à notre univers et à l'humanité. Son enchaînement est rationnel, aujourd'hui n'existe que parce qu'hier a disparu, les faits se succèdent selon un rapport de cause à effet, ils sont en corrélation. Ce n'est que parce qu'il y a de la lumière que les dix mille choses sont ; parce qu'il y a eu accouplement qu'il y a conception ; parce que le moteur a été inventé que de nouveaux modes de transport ont vu le jour. Le code de la logique cause/effet est ici aussi évident que le chapeau sur la tête d'un noble des temps anciens.

Sous la plume d'un écrivain réaliste, le déroulement des faits et l'évolution des personnages ont toujours leur raison d'être, relèvent d'un ensemble achevé et qui plus est, de causes qui équivalent à leurs effets : si les premières font cent livres, les seconds en pèseront obligatoirement autant ; un « c'est pourquoi » de cent mètres de long succédera toujours à un « parce que » de même longueur. S'il est bien sûr possible de les dissimuler, les voiler et ne pas les écrire, ces « parce que » et ces « c'est pourquoi » n'en sont pas moins inéluctables. Cette totale parité entre cause et effet, leur unité, peut être appelée la « causalité absolue » du réalisme. Avec l'équivalence entre eux des termes qui la composent, elle constitue la meilleure des logiques de récit. Le réalisme ne s'élaborant et se déployant, avec la plus grande rigueur, que sur ce rapport de correspondance rationnelle, dès qu'on y renonce, dès qu'il y a dépassement ou divergence, on sort de son registre proprement dit.

« Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin, au sortir de rêves agités, il se trouva dans son lit métamorphosé en un monstrueux insecte¹. »

Jamais, de tout le roman, l'auteur ne nous dit ni « pourquoi » ni « comment », du point de vue biologique et matériel, Samsa s'est transformé en cloporte.

Le résultat est là, la cause a disparu.

C'est la plus grave trahison de Kafka à l'encontre du réalisme. Il se place hors de son champ en inventant, à l'intérieur de la littérature, le « zéro raison » – il n'y a pas de « parce que » à son « pourquoi », pas de condition à son résultat ; autrement dit, pas de cause à effet (cf. *Le Procès*, *Le Château*). L'absurde est né. Une nouvelle manière d'écrire a planté la graine d'un genre nouveau, d'une littérature impressionnante et moderne.

« Il passa de maison en maison, traînant après lui deux lingots de métal, et tout le monde fut saisi de terreur à voir les chaudrons, les poêles, les tenailles et les chaufferettes tomber tout seuls de la place où ils étaient, le bois craquer à cause des clous et vis qui essayaient désespérément de s'en arracher, et même les objets perdus depuis longtemps apparaissaient là où on les avait le plus cherchés². »

Quand l'aimant s'approche, les clous et les vis du bois réagissent à son appel et le font grincer : le « pourquoi » perdu par Kafka revient, mais joueur, mais riant. Mais débarrassé du rapport de réciprocité réaliste. Ce n'est plus un lien de causalité que pour moitié, quelque

1. Première phrase de *La Métamorphose* de Kafka, traduction Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, collection bilingue « Les Langues modernes », Librairie Générale Française, 1988.

2. *Cent ans de solitude*, Gabriel Garcia-Marquez, p. 17, traduction Claude et Carmen Durant, collection « Points », Editions du Seuil, 1996.

chose dans l'ordre du trois septième ou du quatre sixième. Ces « semi-rapports » qui abondent dans *Cent ans de solitude* établissent au final toutes sortes de liaisons réciproques entre les intrigues et ménagent une transition avec la logique réelle, et banale, du sens commun. A ces récits basés sur de semi-rapports de causalité, le monde a répondu à grand renfort de cris et d'acclamations, qui tels de petits pains par temps de famine ont apporté la gloire à l'Amérique latine et ses écrivains.

Par quelle logique de causalité le mythoréalisme, né sous la contrainte de la réalité chinoise, existe-t-il ?

Les Chinois ont enfin compris pourquoi, dans les années 1960, à l'époque du Grand Bond en avant, il a suffi d'une poignée de bois et d'une autre de sable pour produire du fer ; d'un *mu* (un quinzième d'hectare), voire d'un lopin encore plus petit, pour récolter entre dix et vingt mille livres de céréales. Il y a une réalité interne, invisible, aux pires absurdités de notre histoire.

Et à l'intérieur de cette réalité, des relations « causales ».

Des relations de cause à effet qui régissent ce qu'il y a de plus irrationnel dans notre expérience. Ainsi, dans la Bible, lorsque Dieu dit que la lumière doit être et qu'elle est ; quand il dit que l'eau doit exister et qu'elle existe ; quand il parle de séparer le jour de la nuit et qu'effectivement, il y a un jour et une nuit. En ce qui concerne la Chine, ses aberrations, ses désordres, les éléments les plus chaotiques et incompréhensibles de son passé et son présent, tout ce qui nous fait souffrir et jette la confusion dans nos âmes et nos cœurs, relève de tels rapports, dissimulés à l'intérieur de la réalité intrinsèque. Quand l'écriture s'en empare, lorsqu'elle fait

exploser les noyaux de la vie et de la réalité, le « dieu » qu'implique le mythoréalisme est posé en vérité, une vérité auparavant invisible que la littérature met en évidence et à qui elle permet d'exister. La vérité mythoréaliste ne cherche pas à prouver que dans la vie courante $1 + 1$ font 2, mais à faire deviner, sentir, en quoi $1 + 1$ n'équivalent pas à 2 ; pourquoi l'apparition de B est sans rapport avec A ; non seulement elle est à même d'expliquer comment on a pu croire que la productivité d'un *mu* de terre atteignait les dix à vingt mille livres de blé ou de riz, mais en outre elle révèle la « réalité », le processus et les raisons d'une telle productivité.

Dans mon roman *Les Quatre Livres*, un écrivain en rééducation choisit un terrain bien particulier pour réaliser cet objectif : la tombe d'un antique monarque féodal, de ceux qui jouissant d'un pouvoir absolu faisaient la pluie et le beau temps. Son champ est un vieux tombeau impérial. Quand viendra le moment d'arroser les jeunes pousses plantées sur le tertre de ce puissant souverain, ce n'est pas d'eau pure qu'il les abreuvera : il va y mêler son sang, jailli des entailles qu'il se fait à l'index. Allant, quand le blé arrivera à maturité, jusqu'à s'ouvrir les poignets pour le faire fuser vers le ciel et retomber mêlé à la pluie. Si bien qu'à l'heure de la moisson, effectivement ses épis seront aussi gros que ceux du maïs et la productivité atteindra les dix mille livres par *mu*. La race humaine et ses capacités naissent des pires souffrances, si profondément enfouies qu'elles nous sont invisibles : telle est la causalité interne d'une productivité de dix mille livres par *mu*.

Le réalisme respecte scrupuleusement la parité entre cause et effet à l'intérieur de la relation logique.

L'absurde renonce généralement à la notion de causalité.

Le réalisme magique la réhabilite, même s'il ne s'agit plus tout à fait de la cause et de l'effet réciproques de la vie réelle.

Si l'œuvre romanesque inscrit toujours peu ou prou ses faits et personnages à l'intérieur d'une logique de causalité, le mythoréalisme appréhende pour sa part un rapport de cause à effet interne, invisible, enfoui dans la réalité chinoise. Il s'empare d'un noyau en fusion mais indiscernable à fin de rationalisation et de mise en évidence de tout ce qu'il y a d'absurde, de chaotique et de décousu à l'intérieur du processus, de son irréalité et son illogisme. C'est ce noyau, facteur de chaos et de désintégration, que *Les Chroniques de Zhalie* s'efforcent de faire apparaître. Si par la fiction nous parvenons à capturer les racines sauvages, invisibles dans la vraie vie au point de sembler ne même pas avoir d'existence sous la terre, qui sont celles de notre Chine contemporaine et incohérente, pourquoi se soucier des vérités de surface ? Semblables à l'artiste dont l'ambition serait de peindre les formes et les aspérités cachées du lit de la rivière, *Les Chroniques de Zhalie* tentent de saisir au milieu des ténèbres la « plus chinoise » des causes. Dans de telles conditions, quel sens y aurait-il à débattre de la rationalité ou de l'irrationalité des tumultes et des accalmies visibles du flot ?

Ce à quoi le mythoréalisme veut se confronter, c'est au lit et à la partie immergée du talus, au lieu où les eaux profondes coulent tranquilles, ce qu'elles recouvrent. Ce qu'il veut dévoiler, c'est la réalité interne : ces deux tiers de l'iceberg sous la mer. Et par là démontrer pourquoi le tiers supérieur, celui que chacun voit, a tel aspect et nul autre.

Le mythoréalisme n'a pas été créé en tant que doctrine, il n'est né ni du cerveau de l'auteur ni de sa

plume mais provient intégralement des individus et des faits d'une réalité chinoise que son absurdité ordinaire rend irrationnelle aux yeux du monde. Weltanschauung et méthodologie pour aller *A la découverte du roman*¹, c'est aussi et surtout l'essence et l'être le plus fondamental du « récit » et de « l'histoire » de la Chine contemporaine. Au point qu'en soi il ne s'agit pas d'une conception littéraire mais de la source, de la nature et de la substance mêmes de la réalité chinoise.

YAN LIANKE

1. *A la découverte du roman* : essai théorique consacré à la littérature des XIX^e et XX^e siècles dans lequel Yan Lianke, après avoir exploré de manière subjective les différences et dissimilarités les plus secrètes entre réalisme et autres formes littéraires du XX^e siècle, expose de manière plus détaillée la persistance à l'état fragmentaire du mythoréalisme dans la littérature, mondiale ou chinoise classique, ainsi que son apparition et son développement en tant que phénomène courant dans le terreau de la réalité chinoise contemporaine.

LES CHRONIQUES DE ZHALIE

CHAPITRE I
PRÉAMBULE

Le mot du rédacteur en chef

Permettez-moi, estimés lecteurs, de profiter des explications du rédacteur en chef qui tiendront ici lieu de « note de l'éditeur » pour vous dire quelques vérités. Ces détails, ces opinions vous couperaient-ils l'appétit, c'est à moi qu'il faudrait vous en prendre, n'allez surtout pas, je vous en conjure, critiquer mes collègues du « comité des *Chroniques* ».

1. Si j'ai accepté d'abandonner le roman que j'étais en train d'écrire pour composer et rédiger ces *Chroniques de Zhalie*, c'est assurément parce que je suis enfant du pays, mais aussi, avouons-le, parce que la municipalité m'offrait une rémunération phénoménale, d'un montant tel que j'en suis resté sans voix, que même en rêve cela serait à se tordre de rire, et qu'au moins inconsciemment cela m'a motivé. Que les lecteurs me pardonnent : cet argent, j'en avais effectivement besoin, à la manière dont l'homme doté d'un surplus d'hormones mâles a besoin de femmes. Voici ce qu'était chargé de me proposer le secrétaire dépêché par le maire à la capitale pour me rencontrer : « Professeur

Yan, le chef a dit qu'en ce qui concerne les droits d'auteur, votre prix serait le nôtre. Tant que vous ne démentez pas chez vous les banques de la ville, nous accepterons vos conditions. » Ce discours visait juste, je me suis effondré, de l'or et de l'argent j'étais désormais prisonnier. S'il vous plaît, ne me demandez pas combien j'ai touché, tout ce que je peux vous dire, c'est que depuis l'achèvement des *Chroniques*, et pour le reste de mes jours, l'argent n'est plus un souci pour moi. Aurai-je à changer d'appartement ou de voiture, voire à acheter renommée et statut social, plus jamais il ne me sera nécessaire d'évoquer le sujet.

Voilà, c'est ainsi que j'ai accepté d'assumer les charges d'éditeur et de rédacteur en chef des *Chroniques de Zhalie*. Et si je vous raconte cela aussi franchement, c'est pour que vous soyez assurés d'une chose : je n'ai pas ménagé ma peine, ce non seulement pour les lecteurs et la ville de Zhalie, mais aussi en raison de la somme, objectivement colossale, stipulée par le contrat.

2. J'avais trois exigences, sur lesquelles j'ai avant de prendre la plume obtenu l'accord de Kong Mingliang, le maire de la ville, et de l'ensemble des membres du comité de rédaction. De ces trois points, le premier était que je n'utiliserais que des faits ou matériaux en lesquels j'aurais foi et je serais autorisé à rejeter toute revendication, tout détail ou anecdote qu'on tenterait de m'imposer ; le deuxième : de par sa nature, mon travail de romancier impliquant une forme de détournement, j'écrirais l'histoire à ma manière au lieu de copier de manière servile et routinière les méthodes narratives et les règles usuelles des annales traditionnelles ; le troisième : il me fallait une secrétaire, jolie et intelligente, de préférence une étudiante en littérature fraîchement diplômée.

3. Quelle que soit la manière dont la municipalité de Zhalie décidait d'imprimer et de publier les *Chroniques*, en tant qu'écrivain principal je jouissais avec elle des droits qui en découlaient, mais dès qu'elle cesserait de leur donner son imprimatur, je resterais seul bénéficiaire non seulement de ceux d'auteur, mais aussi d'édition et d'impression.

4. Tous les bénéfices et droits résultant de traductions en langues étrangères (y compris les éditions en caractères traditionnels à Hongkong et Taiwan), ainsi que des adaptations audiovisuelles, de l'exploitation numérique et autres produits ou œuvres dérivés étaient propriété exclusive du rédacteur en chef Yan Lianke, ni la municipalité de Zhalie ni les autres membres du comité n'en avaient la jouissance.

Et ainsi de suite, la liste serait longue.

Chers lecteurs, à la manière du prince qui exhibe sa crasse au soleil, j'ai consigné ici tout ce qu'on ne devrait pas vous dire. Alors lisez. Et injuriez-moi. N'importe lequel d'entre vous, quel qu'il soit, est libre de se hisser au sommet d'un arc à la vertu et de là-haut, en plein soleil, prenant le vent à bras-le-corps, de me traiter de putain, de catin, de romancier dépourvu de la plus élémentaire intégrité ; vous pouvez m'insulter et m'arroser jusqu'à ce que mort s'ensuive d'un océan de crachats, mais auparavant, tel le condamné auquel on accorde une dernière déclaration, j'ai quelque chose à vous demander :

Lisez ces *Chroniques* ! Lisez-en quelques pages, une dizaine, ce seront des fleurs sur ma tombe !

Liste des membres du comité de rédaction des Chroniques de Zhalie

Président d'honneur : Kong Mingliang, chef de la municipalité de Zhalie

Président exécutif et rédacteur en chef : Yan Lianke, écrivain, professeur à l'Université du Peuple de Chine

Vice-président : Kong Mingguang, professeur à l'Ecole normale de la municipalité de Zhalie, anciennement président du comité

Membres du comité (par ordre alphabétique) :

Chen Yi, professeur à l'Ecole normale de la municipalité

He Zhaojin, professeur de littérature hors classe au lycée municipal

Ji Jinjin, cadre du bureau aux affaires culturelles de la municipalité, folkloriste

Kong Mingyao, célèbre entrepreneur de la municipalité de Zhalie

Ouyang Zhi (f.), employée

Su Dianshi, maître-assistant à l'Institut pédagogique de la municipalité

Yang Feng, employé

Yang Xicheng, employé

Zhao Ning, artiste photographe de l'Association d'art et de littérature de la municipalité

Illustrations : Luo Zhaolin

Corrections : Jin Qingmao

Financement : Liang Guodong, Dang Xueping

Les grandes dates de la rédaction

1. Août 2007 : le gouvernement municipal décide de faire réviser et réécrire les annales de la ville, il prend en

outre la décision de simplifier l'appellation *Chroniques locales de la ville de Zhalie* en *Chroniques de Zhalie*.

2. Septembre 2007 : fondation du comité de rédaction des *Chroniques de Zhalie*, avec pour vice-président le professeur Kong Mingguang, de l'Ecole normale de la ville.

3. Octobre 2007 : première réunion du comité, début officiel du travail de compilation sur la base d'annales de district préexistantes.

4. Mars 2008 : fin du travail de collection des matériaux.

5. Mars 2009 : le premier brouillon achevé, tapé, imprimé et relié sous forme de brochure est distribué à tous les départements du niveau du district à fin de consultation.

6. Décembre 2009 : les *Chroniques de Zhalie* sont envoyées à l'imprimerie.

7. Février 2010 : fin officielle de l'impression.

8. Octobre 2010 : afin d'assurer aux *Chroniques de Zhalie* une très large diffusion, le gouvernement municipal décide de rémunérer grassement l'écrivain Yan Lianke, à charge pour lui, par son processus de réécriture, d'en faire un livre unique et inégalable, un monument à l'histoire de l'expansion de Zhalie, de son passage du statut de village à celui de canton, puis de bourg, puis de préfecture, enfin de municipalité et de métropole, ainsi qu'une geste à la gloire de son peuple, ses hommes éminents et ses héros.

9. 10 octobre 2010 : ayant regagné son pays natal, l'écrivain accepte officiellement la position de président exécutif du comité de rédaction des *Chroniques de Zhalie* et se met au travail.

10. Fin novembre 2010 : après avoir compulsé les documents de manière exhaustive, beaucoup enquêté,

interviewé et réfléchi, Yan Lianke propose de réécrire les *Chroniques*, il exige de pouvoir le faire entièrement à sa manière et finit par obtenir l'autorisation du maire.

11. Février 2011 : Yan Lianke établit l'armature structurelle des *Chroniques*.

12. Octobre 2011 : il se lance officiellement dans leur rédaction.

13. Mars 2012 : il achève le gros du manuscrit lors d'une résidence à l'atelier international d'écriture de l'Université de Hongkong.

14. Août 2012 : la rédaction est terminée.

15. Septembre 2012 : remise à fin d'examen et de ratification au gouvernement municipal et à ses employés de tous niveaux, la version déclenche un tollé, un concert sans fin de condamnations et d'insultes grâce auquel elle acquiert le statut d'œuvre remarquable et se met à circuler sous le manteau dans la ville.

16. 2013 : les *Chroniques de Zhalie* sont enfin publiées en langue chinoise, mais qu'ils soient dirigeants, cadres ou gens du peuple, intellectuels ou simples citoyens, du haut en bas de l'échelle les habitants dans leur quasi-totalité refusant d'être assimilés à ces élucubrations grotesques et absurdes, il en résulte une vague sans précédent d'opposition locale à l'histoire.

CHAPITRE II

ÉVOLUTION TERRITORIALE (I)

Le village naturel

Dynastie des Song (960-1279)

Du temps des Song du Nord, trois cent cinquante kilomètres à l'ouest de la capitale Bianliang (actuelle Kaifeng), se trouvait l'antique cité de Luoyang. Et soixante-dix kilomètres au sud-ouest de Luoyang, la sous-préfecture de Songyi au centre de laquelle, dans les monts Funiu, près du pic principal, le magma à l'intérieur de la terre s'étant mis à bouillonner, il se produisit une éruption volcanique dont de longs mois durant les fumées restèrent sans se dissiper. Au commencement, les gens n'entendaient rien à la géologie et la croûte terrestre, aussi parlaient-ils de terre qui se fend ou de terre qui explose. Les foules des environs, du fait de cette terre qui s'était fendue, s'enfuirent en tous sens pour échapper à la mort. Certains migrèrent jusque dans les monts Balou, à plus de cent lis du cratère, où labourant la terre et travaillant de leurs mains, ils vécurent longtemps en paix. Petit à petit un village se forma, et dès le départ ils l'appelèrent Zhalie, « Explosion », en mémoire de leur exode quand la terre s'était fendue (*lie*) et avait explosé (*zha*).

Dynastie des Yuan (1279-1368)

Aux premiers temps de sa création, alors que le village comptait une centaine d'âmes, comme devant coulaient les eaux de la rivière Yin, que derrière se dressaient les monts Balou et qu'à son orée s'étendait un vaste terrain plat, les paysans commencèrent de s'y assembler pour pratiquer le troc ou faire des achats contre argent comptant, ce qui constitua le début d'un petit marché de campagne.

Dynastie des Ming (1368-1644)

Jouissant d'une robuste démographie, le village de Zhalie comptait plus de cinq cents habitants, répondant principalement aux patronymes de Kong et de Zhu, qui pour beaucoup affirmaient être les descendants de Confucius, ou Kong Fuzi, et de Zhu Xi, les saints ancêtres du confucianisme, ce même si leurs registres familiaux n'en faisaient pas foi. Le marché se tenait désormais à dates fixes, le premier, le onze et le vingt et un de chaque mois, et les gens étaient nombreux à venir y vendre et acheter, leur existence se structurait.

Dynastie des Qing (1644-1911)

Sous les Qing, la société étant entrée dans une phase de déclin, la plaine centrale fut le théâtre de nombreux soulèvements armés. Les troupes du roi d'assaut Li Zicheng avaient ravagé le Henan, puis quand elles s'étaient battues à Zhalie contre l'armée mandchoue, avaient razziaé et pillé le village et ses environs, aux paysans volé bétail et céréales. Ajoutez à cela plusieurs années consécutives de grande sécheresse, où les récoltes ne donnèrent pas de grain, où les cent herbes ne portèrent pas de fleurs, ils se retrouvèrent dans le dénuement

et firent plus à l'ouest, vers le Shaanxi, le Gansu et jusqu'au Xinjiang. Le village ne fut plus que foyers déserts, il s'en fallut de peu qu'il tombât en ruines.

République de Chine (1912-1949)

Les gens allant et venant, de nouveau à Zhalie des fumées s'élevèrent au-dessus des chaumières, le village se remit à prospérer, il retrouva sa vitalité et allègrement se repeupla. D'après des annales d'époque de la sous-préfecture de Songyi, les habitants étaient quelques centaines. Du fait de la proximité de l'eau et de communications aisées, il avait retrouvé son statut de marché de la chaîne des Balou et, de mœurs diligentes, le peuple y vivait bien. C'est vers le milieu de cette période qu'une gigantesque mine de charbon ayant été découverte dans la sous-préfecture voisine, une extension du chemin de fer y arriva et une gare fut construite quelque vingt lis plus loin. C'était la fin de la paix, le début d'un essor, le flux des marchandises en était facilité, peu à peu le village naturel s'effaça pour devenir une structure organisée, un village social.

Le village social (1)

Après la fondation de la Chine nouvelle, en 1949, l'histoire du village commença de refléter en miniature le développement du pays et les secousses qui l'ébranlaient. Comme il passait par le moment de liesse frénétique, le choc que constituaient la révolution agraire et le renversement des despotes locaux, il est exact que les trois concubines de certain propriétaire foncier, répondant au nom de Zhu, furent attribuées à des valets de ferme. Parmi eux un ouvrier agricole – de patronyme Kong, le grand-père du maire actuel Kong Mingliang –

se vit offrir la troisième en partage. Lors de leur nuit de noces, dans la chambre nuptiale il n'osa pas toucher cette fée faite femme. Agenouillé au pied du lit, jusqu'à ce que l'orient blanchisse il resta prosterné, le front au sol. Si bien que la dame, convaincue de sa sincérité et de son honnêteté, finit par se lever, l'attirer sur la couche, et après avoir défait sa ceinture, l'apaiser pour le coucher sur son corps. C'est à cette nuit que Zhalie dut Kong Dongde, le père de Kong Mingliang, qu'il doit leur illustre lignée et la tonitruante légende de ses *Chroniques*. Après la Libération, l'établissement des coopératives et le retour à la collectivité des terres attribuées aux paysans lui furent un tel coup que le grand-père en passa trois jours et trois nuits, sans discontinuer, à se lamenter bruyamment en bordure de champ sur ses lopins perdus, bientôt rejoint par la quasi-totalité des autres propriétaires – tous pleurant le dommage qui leur était fait, tandis que la grand-mère, l'ancienne concubine, se passait la main dans les cheveux en souriant. Et elle resta longtemps, sans mot dire, à sourire de ce sourire éloquent. De là date la « coutume des pleurs » (pour les détails, voir ci-après). Plus tard, pendant la campagne anticapitaliste des « trois et cinq antis » de 1952, quand un habitant de Zhalie qui était allé dans la montagne abattre des arbres pour en faire des manches de houe et des tabourets fut condamné à la prison, battu et envoyé se faire rééduquer par le travail, l'histoire choqua. C'est à la même époque que Kong Dongde, qui avait cassé un outil par maladresse et été pour cela convaincu du crime d'avoir détruit un instrument agraire socialiste, connut la détention – pour son clan la pire des blessures, pour ces *Chroniques* la matière première du chapitre d'ouverture.

En 1958, au moment du passage aux communes populaires, devenu dans le cadre de l'une d'elles site d'une grande brigade, Zhalie se retrouva associé de manière plus étroite encore aux souffrances et gloires de l'Etat.

En 1966, alors que la « Révolution culturelle » éclatait à grand fracas, le village se divisa en deux factions, les Kong et les Zhu. Quant aux Cheng, troisième patronyme d'importance, ils y assistèrent pour leur part en spectateurs et coulèrent des jours paisibles. La révolution était à Zhalie devenue une lutte entre clans, qui en raison de contradictions entre eux tourna à nouveau à la lutte de classes. Les dix ans qu'elle dura furent autant d'années d'affrontements chaotiques, il y eut des morts, il y eut des gens envoyés en prison, il y en eut aussi qui s'en sortirent, tant bien que mal, en cultivant la terre. C'est justement alors qu'il était en train de sarcler, échine ployée, que Kong Dongde, le père de Kong Mingliang, se prit dans le dos la fiente d'un oiseau, laquelle imbibée de sueur finit peu à peu par s'étendre et dessiner sur sa chemise blanche une carte de Chine. Comme de surcroît il ne faisait la lessive que tous les quinze jours, à force de la lui voir sur les épaules, quelqu'un finit par s'en aviser et le dénonça à Zhu Qingfang, le chef du village. L'affaire était grave, estima celui-ci : il fit un rapport à la commune, qui fit un rapport au district et, pour la seconde fois, Kong Dongde fut incarcéré, puis lourdement condamné et voué à se faire à perpétuité rééduquer dans sa prison. Jusqu'à ce qu'un beau jour il en sorte, rentre discrètement au village, et que pour Zhalie la roue tourne.

Pour que les *Chroniques* trouvent un nouveau point de chute, que leur rédaction prenne un nouveau départ.

Le village social (2)

C'était le début de l'hiver, il faisait froid et la terre était gelée, les gens blottis chez eux, les arbres comme morts et transis. Sous les auvents, les moineaux s'agglutinaient. Calme et paisible, Zhalie s'enveloppait de silence.

Kong Dongde était sorti de prison et rentré au village. Un retour aussi inattendu que subreptice : nul n'en fut informé et, autant que faire se peut, d'un mois entier il ne fit pas la moitié d'un pas dehors. C'était un homme de cinquante-deux ans, dont douze passés en prison, au sujet desquels personne ne savait rien, ni où il avait purgé sa peine, ni ce qu'il y avait fait, ni le genre de vie et les tourments qu'il y avait endurés. Depuis qu'un mois plus tôt, au beau milieu de la nuit, il avait frappé à la porte, plongeant la pièce dans la stupéfaction et faisant ruisseler les larmes sur les joues de sa femme et ses fils, il ne leur avait rien apporté, sinon une atmosphère irrespirable et un silence pesant. Car de part et d'autre, sinon pour demander ce qu'on voulait manger ou boire, rien, ils n'échangeaient pas un mot, pas une bribe de parole.

Il avait été condamné à la peine capitale. Tous le tenaient pour mort, pourtant il était revenu sain et sauf. Mais le cheveu intégralement blanc, aussi maigre et sec qu'une brindille, si bien que si ses pupilles n'avaient pas bougé on aurait vraiment pu, le voyant assis là, le prendre pour un cadavre.

Couché c'était encore pire, il n'avait plus rien d'un être vivant.

Enfin, au bout de quinze jours de ce mutisme têtu, retrouvant un semblant de souffle il convoqua ses fils dans la chambre, à son chevet, pour leur tenir un discours déconcertant :

« Les voies du monde vont changer, bientôt la grande brigade ne s'appellera plus brigade, on redira village.

La terre va de nouveau être partagée entre les paysans, de nouveau on pourra faire du commerce.

A Zhalie, pour les Zhu et les Cheng c'est la fin, notre tour à nous les Kong est venu. »

Comme une portée de chiots prêts à quitter la niche, les garçons le dévisageaient. Kong Mingguang, Kong Mingliang, Kong Mingyao et Kong Minghui : l'aîné, le numéro deux, le numéro trois et le petit dernier, Lumineux, Clair, Etincelant et Brillant, quatre enfants dont les noms évoquaient la lumière, en rang d'oignons devant le lit. A son pied, dans une bassine, on avait fait un feu de bois de sophora dont le parfum huileux flottait dans la pièce, laquant les visages d'une lumière à l'éclat jaune pâle et velouté. Lorsque le gecko, qui sur le mur avait écouté ses confidences, tourna la tête pour mieux voir cet homme qu'en dépit de ses cinquante-deux ans on aurait cru septuagénaire, dans ses prunelles arrondies, telles deux gouttes de laque noire, brillèrent deux éclairs de compréhension. Comme le chien qui a vu son maître, au-dessus de sa tête il agita une queue d'un pouce de long. L'araignée poussiéreuse dans son encoignure l'avait entendu, elle aussi, et elle aussi voulut regarder dans sa direction, mais levant trop haut la tête, à la place fit la culbute et se retrouva ventre en l'air.

« Sortez, dit-il en leur montrant la porte du doigt, et le sourire qu'il n'avait de quinze jours jamais affiché vint se plaquer comme un or fin sur son visage. Sortez maintenant. Allez vers l'est, l'ouest, le sud et le nord – sans vous retourner, droit devant vous, et si vous trouvez quelque chose, ramassez-le, ce sera votre destin en cette vie. »

Persuadés qu'il était devenu fou, les garçons ne pipèrent mot.

Mais il se répéta, trois fois, à la fin presque implorant, si bien que le numéro deux, Kong Mingliang, finit pas jeter un œil à son aîné, Kong Mingguang, et qu'entraînant leurs petits frères, Kong Mingyao et Kong Minghui, ils laissèrent là le feu dans sa bassine, les tabourets, leurs parents, le gecko et l'araignée pour se risquer, à tout hasard, à l'extérieur.

Dès lors entré dans l'ère des mille changements et des dix mille transformations, le monde ne serait plus le même. Pour l'histoire de Zhalie, c'était un nouveau chapitre qui s'ouvrait.

Après que les enfants furent sortis, la mère, qui de tout ce temps n'avait pas quitté son chevet, le regarda.

« Tu as perdu la tête ? lui demanda-t-elle.

— Je boirais bien un coup.

— Tu n'es plus le même.

— J'ignore lequel ce sera, mais dans la famille nous allons avoir un empereur. »

Docilement elle se mit debout pour aller chercher l'alcool et préparer les quelques plats qui l'accompagneraient. Sa soumission allait y pourvoir, aussi. Depuis quinze jours qu'il était revenu, pas une fois il ne l'avait touchée. A croire qu'il ne pensait plus à la chose. Pourtant là, à l'instant où sa conjointe, soixante ans sonnés, s'apprêtait à franchir la porte, par-derrrière il se jeta sur elle et la prit dans ses bras pour la ramener au lit, lequel dut endurer des bruits de laceration et des cris aigus dont il avait depuis longtemps perdu l'habitude.

Dans le village c'était la troisième veille, le clair de lune y semblait une eau.

Pelotonnés sous les auvents des foyers, les moineaux de temps à autre avaient un pépiement. Le calme

exagéré qui tapissait les rues donnait l'impression qu'un cimetière y était tombé. Une fois sortis de chez eux, les quatre garçons de la famille Kong eurent vite atteint le carrefour, et c'est le numéro deux, Kong Mingliang, qui déclara : « Séparons-nous, prenons à l'est, à l'ouest, au sud et au nord. Et si nous tombons sur quelque chose, ramassons-le immédiatement. »

Alors ils s'en furent, chacun dans une direction.

L'aîné vers l'est, le numéro deux vers l'ouest, le numéro trois vers le sud et le benjamin vers le nord. Comme une nichée d'oiseaux qui dans le silence de la nuit se seraient égaillés aux quatre coins. Le village étant adossé à la montagne, la rue principale courait longuement d'est en ouest, tandis que dans l'autre sens ce n'était que courtes venelles. Comme en plus le carrefour se situait à l'est, l'aîné, le numéro trois et le numéro quatre en eurent vite vu le bout et se retrouvèrent à l'extérieur. Seul le numéro deux, Kong Mingliang, qui avait pris à l'ouest dut longtemps aller droit devant lui, en cette nuit profonde où, sinon le clair de lune, l'air et les aboiements des chiens, il ne rencontra rien.

A l'instant où il s'imaginait bredouille, la porte d'une maison claqua.

La seule de Zhalie à avoir un toit de tuiles et un large porche, avec deux battants en bois de saule depuis peu enduits de vernis rouge. Ils firent un craquement de bambou, lui aussi écarlate, et une violente odeur de laque vint lui agacer le nez. C'était la demeure de Zhu Qingfang, le chef du village. Après que la porte se fut ouverte, il en sortit Zhu Ying, sa fille, laquelle n'eut que quelques pas à faire pour découvrir Kong Mingliang, son aîné de quelques années, en train de s'approcher d'une foulée énergique.

Tous deux firent halte, comme foudroyés.

Et les paroles qui au bout d'un instant leur échappèrent s'inscrivirent dans la légende de leur vie :

« Merde ! s'exclama Mingliang. Un succube !

— Si c'est sur toi que je m'imaginai tomber d'entrée de jeu ! Où vas-tu, à la troisième veille ? répondit Zhu Ying, un peu étonnée.

— Ici. » Dans la lumière de la lune il lui jeta un regard mauvais avant d'enchaîner, impitoyable : « L'idée, c'était d'enjamber votre mur, d'étrangler ton père et de te violer. Mais maintenant, l'envie m'est passée. » Sur ce, il tourna les talons et à grandes enjambées remonta la longue rue du village vers l'est, le carrefour où il devait retrouver son aîné, lequel était allé vers l'orient, ainsi que ses petits frères, partis eux vers le sud et le nord. Il allait d'un pas pressé, balançant les pieds d'un air abattu, avec dans les veines quelque chose d'inexprimable qui circulait et menaçait de les faire exploser. Pourtant, dans ces vaisseaux sur le point d'éclater, il y avait aussi, tout aussi indicible, un soupçon d'allégresse. Il eut envie de hurler à pleine voix, d'arracher Zhalie à ses rêves, mais juste comme il allait le faire, derrière lui il entendit Zhu Ying, lancée à ses trousses :

« Dis donc, Kong numéro deux, j'ai quand même une sacrée poisse. Il fallait que ce soit toi !

— Pourtant rien à faire, puisque c'est comme ça, il va falloir que je t'épouse !

— Mais si on se marie, tous autant que vous êtes, votre sort sera entre mes mains ! »

Agressé par ces cris, qui jaillissaient comme des éclairs dans son dos, il allait se retourner lorsqu'il vit Cheng Qing, une gamine, émerger d'une ruelle une lanterne à la main. Et d'une autre, Baoqing, de la famille Yang, avec un briquet. Et puis le dénommé

Ergou, « Clébard », qui avançait en balayant le sol du faisceau d'une lampe torche.

Brusquement, partout il se fit des lumières, l'univers s'était éclairé, de clairsemés les pas devenaient innombrables, on aurait dit le cours d'une rivière quand soudain il s'approfondit. Tout le monde avançait, une lampe à la main, et tout le monde cherchait quelque chose. Au carrefour il y avait déjà foule, chacun affirmant qu'un événement important venait de se produire, quelque chose comme le décès de l'empereur, sinon comment ce que depuis des années on appelait commune populaire pourrait-il redevenir canton, la grande brigade de production retrouver son nom de village et la petite n'être désormais qu'une équipe de paysans ? Surtout que la terre qui appartenait à l'Etat allait de nouveau être répartie entre eux. Et qu'ils seraient chaudement encouragés à aller vendre au marché du bourg. Plus tôt, cela valait d'être arrêté, exhibé de par les rues et condamné, et voilà qu'en une nuit, à brûle-pourpoint, on vous recommandait de faire du commerce !

Ces changements dans les dénominations géographiques et historiques, c'était comme si un Zhang était devenu un Li, le monde à l'envers.

Parce que, lorsqu'une dynastie succède à l'autre le ciel et la terre en sont bouleversés, les habitants de Zhalie racontaient que pendant leur premier sommeil, en début de nuit, ils avaient tous fait le même rêve : un être squelettique d'environ soixante, soixante-dix ans s'était évadé de prison pour venir à leur chevet leur secouer l'épaule ou les tirer par la main, les expédiant dans les rues du village où ils devaient aller droit devant, sans tourner la tête, et la première chose qu'ils y trouveraient serait leur destinée, ou son présage. Certains n'y

croyaient pas. Une fois réveillés, ils s'étaient retournés pour se rendormir, mais le rêve avait recommencé, trois, cinq fois, le prisonnier en cavale revenait et insistait pour les sortir de leur sommeil, qu'ils se dépêchent d'aller arpenter la chaussée. Si vous tombiez sur une pièce ou un petit billet, cela voudrait dire que vous vous lanceriez dans les affaires et gagneriez beaucoup d'argent. Quelque bricole perdue par une femme, que vous feriez un excellent mariage ou n'échapperiez pas à un destin de bourreau des cœurs. Un à un ils s'étaient arrachés à leur torpeur, avaient enfilé leurs chaussures, attrapé une lanterne, puis franchi la porte et le portail de la cour pour se retrouver dehors, à parler du rêve qu'ils avaient fait et de ce qu'ils venaient de voir ou de rencontrer en fait d'objet ou de bizarrerie. Ainsi, parmi eux il y en avait qui brandissaient avec enthousiasme de la petite monnaie, quelque coupure qu'ils clamaient avoir trouvée quasi sur le pas de leur porte. D'autres, ayant récupéré un bout de cordon rouge ou la barrette d'une jeune fille, demandaient ce que cela augurait.

Il y avait cette gamine, la petite Cheng Qing, une dizaine d'années à peine mais qui avait elle aussi fait le rêve et, elle aussi appelée dehors avec sa lampe de poche, avait ramassé quelque chose au beau milieu de la rue : une gaine transparente et laiteuse en forme de doigt. Sans comprendre ni ce que c'était ni ce que l'objet présageait, elle se faufila au milieu des adultes en le brandissant pour leur demander de quoi il s'agissait. Quand les connaisseurs, hilares, lui eurent répondu que c'était une capote comme en utilisent les couples pour aller au lit, tout excitée et curieuse elle s'appêtait à encore demander ce qu'ils y faisaient pour avoir besoin de ça, quand soudain, fendant la foule, le bras de sa mère surgit, lui administra une calotte et la tira de là.

L'assistance explosa de rire.

Kong Mingliang ne s'était pas mêlé à cet attroupe-ment joyeux et à ses lumières. Il ignorait ce qu'annonçait le fait qu'en marchant droit vers l'ouest il soit tombé sur cette Zhu Ying de la famille ennemie, à quel avenir il devait s'attendre. Si ce qu'elle lui avait crié quand elle le poursuivait s'était gravé dans sa mémoire, c'était déroutant, aussi, comme se trouver devant une porte avec un trousseau de clefs sans savoir laquelle est la bonne. Indécis, hésitant, il restait dans son coin, un peu à l'ouest du carrefour, quand tout à coup sous son pied il sentit quelque chose de dur, un objet qui lui rentrait dans la plante et qu'il songea à ramasser. Mais si ce n'était qu'un banal caillou, dépourvu de signification ? Alors qu'il s'était fermement décidé à ne pas y toucher, l'objet se mit à remuer et se ficha dans sa chair, aussi effilé qu'un poinçon et acéré qu'une lame. Si bien qu'il se pencha, le prit dans le creux de sa paume et dessus resserra les doigts. Il ne vérifierait pas, son regard s'arrêta sur la foule devant lui, au milieu du carrefour.

Là-bas, c'était un embouteillage de lanternes, elles se cognaient les unes aux autres, et le bruit des ombres, qui elles aussi s'entrechoquaient, faisait penser à de la tôle frottée contre de la tôle. Bientôt, de cette même direction, il vit arriver son aîné, avec à sa remorque les deux plus jeunes. Tous trois affichaient des sourires ravis, on avait l'impression qu'il leur avait suffi, cette nuit, de passer la porte pour tomber sur l'objet de leurs rêves ou la surprise qu'ils espéraient.

Alors, à la faveur des lampes, il ouvrit la main droite qu'il tenait étroitement fermée. Elle était moite. D'une transpiration qui avait mouillé l'objet qui s'y trouvait. Et cette chose, c'était un pavé droit aux quatre faces régulières : un sceau officiel enveloppé de papier blanc,

perdu pour son propriétaire mais qui ramassé par Kong Mingliang se transformait en grande et belle perspective d'avenir.

CHAPITRE III

L'AN UN DE LA TRANSFORMATION

Le dit de l'événement des dix mille yuans

Tout se passa de manière abrupte, imprévue, comme une crue née d'un rêve. D'abord les gens se répartirent les terres et les cultivèrent, plantant et semant leurs lopins de courges, fruits et légumes dont une fois nourris ils vendaient le surplus.

Car les marchés, depuis tant d'années disparus, retrouvaient un nouveau souffle.

Et le terrain sur la berge de la rivière, devant le village, était assez large pour de nouveau en accueillir un. Chaque jour en « 1 » de chaque mois du calendrier solaire, poulets, canards, porc, bois de construction et spécialités locales, mais aussi chaussettes, chaussures et vêtements à la mode en provenance de la ville s'y étalaient, là et sur la grande digue le long du cours. Pourtant, au bout du compte, le plus déterminant fut ce document des autorités affirmant qu'on allait promouvoir et favoriser l'établissement de « foyers à dix mille yuans ». Il fallait laisser une petite minorité s'enrichir en premier.

Un vent de folie souffla sur le village. Que ce soit pour nourrir des cochons ou des moutons, élever des

bœufs ou des chevaux, tisser, bûcheronner, acheter des meubles ou se faire construire une maison neuve, tous espéraient faire partie des pionniers et empocher le prêt à taux zéro du gouvernement. Quelle gloire ce serait, et comme ils seraient contents ! Devenus des hommes entre tous, la crème de la crème, ils couleraient les jours heureux dont ils rêvaient jour et nuit.

Kong Mingyao, le numéro trois, se fit au printemps soldat. Ce soir-là, quand tout le monde avait marché droit devant sur le chemin du songe, il était allé vers le sud et, voyant dès la sortie du village passer des camions de militaires en route pour l'exercice avec leurs armes, avait compris qu'il devait partir, s'enrôler. Lorsque l'hiver s'acheva, effectivement, les recruteurs du printemps ne se souciaient plus ni d'histoire politique ni d'origine de classe, il suffisait de leur tenir un grand discours sur la protection de la famille et la sauvegarde de l'Etat, d'être en bonne santé, et vous étiez bon pour le service.

Il s'engagea.

L'aîné devint instituteur. Parce que non seulement il avait fini son collège et écrivait bien, mais – et c'est de la plus haute importance – à peine avait-il cette nuit-là quitté le carrefour qu'à la faveur de la lune il avait repéré un morceau de craie. N'estimant néanmoins pas que ce fût là son destin, il avait poussé plus à l'est, jusqu'à l'arête de la montagne, sans rien rencontrer ni ramasser d'autre qu'une succession ininterrompue de ces bâtons. Bon, que la craie soit son existence ! Mais c'était un bon chemin, il avait tiré le gros lot. Lui qui à vingt-huit ans, considéré comme parent d'un criminel puisque son père était en prison, n'avait jamais trouvé à se fiancer, il avait suffi qu'il devienne l'intellectuel du village pour

qu'une fille le trouve à son goût. Vite il s'était marié et, famille fondée, coulait des jours égaux et tranquilles.

A présent, c'eût normalement été le tour du cadet, Kong Mingliang, de convoler.

« Tu dois prendre femme, lui dit son père.

— Et c'est le mariage qui va m'aider à avoir plus de dix mille yuans à la banque ? » demanda le numéro deux, aux lèvres un sourire qui se moquait — mais de qui ? Puis il prit la porte et s'en fut. Il ne travaillait pas la terre, ni ne commerçait, ni ne tissait, pourtant à la fin de chaque repas il s'éclipsait et ne revenait que pour le suivant. Quelque tâche que ses parents lui demandent d'effectuer, il affichait ce petit sourire, poussait un grognement sarcastique et disparaissait, de leur demeure et du village.

Il avait de l'ambition. Tandis que les autres cultivaient les champs ou se livraient à leur petit négoce, comme si de rien n'était il s'éclipsait et gagnait une ravine éloignée, où il récupérait deux corbeilles et des sacs en toile, puis continuait sur encore quelques lis jusqu'à la voie de chemin de fer qui courait sur l'arête de la montagne. Et là, il attendait que passent les trains de coke et de charbon des monts de l'Ouest dont il faisait tomber une partie de la cargaison pour se l'approprier. L'horizon était vaste et turquoise, au milieu des monts les céréales éveillées tendaient leur rideau de verdure. Seul au monde entre les versants, il contemplait la locomotive qui gravissait la pente ; crachant une épaisse fumée, elle semblait, carburant au bois humide, un gigantesque fourneau qui aurait grimpé vers le sommet en soufflant et ahanant. Peu à peu, la côte se faisant plus raide, elle décélérait, et quand à la fin le convoi ne progressait plus qu'à la vitesse d'un homme au pas, il sortait du champ avoisinant, brandissait le

long râteau en bambou apporté à cet effet et raclait le dessus des wagons. Tirant le maximum de chaque opportunité, à toutes les voitures il déroba un panier, voire un demi-sac du charbon des monts de l'Ouest. Puis quand il en avait assez accumulé pour remplir une charrette, il sortait les sacs de sous les herbes de ce coin peu fréquenté de la montagne pour les porter au chef-lieu du district, où il en tirait facilement dans les deux à trois cents yuans. L'été venu, lorsque, à force, l'herbe qui jouxtait la voie ne fut plus que plate et noircie, premier du village à disposer de dix mille yuans d'économies, Kong Mingliang faisait désormais partie de ces « travailleurs modèles » chouchoutés par le gouvernement.

Il se rendit au chef-lieu pour trois jours de conférence sur la meilleure manière d'accéder à la richesse.

Et en revint accompagné du chef de canton. Lequel, un certain Hu Dajun, convoqua la population – plus de six cents personnes, en tout quatre équipes, des jeunes, des vieux, des hommes et des femmes, alertés par le son de la cloche. Puis une fois l'aire du vaste carrefour pleine à craquer, le chef décora la poitrine de Kong Mingliang d'une fleur écarlate aussi large qu'un saladier et brandit bien haut un gigantesque livret de dépôt en carton, fac-similé de celui de la banque agrandi à la taille d'un demi-battant de porte, pour montrer aux villageois les trois caractères – gros, eux, comme des têtes d'hommes : *Kong-Ming-Liang*, et le 1 semblable à une poutre qui le suivait, et les quatre 0 chacun de la taille d'un bol.

Ils en furent abasourdis.

En restèrent muets comme la montagne.

Tandis que les plus diligents n'avaient pas épargné mille yuans, lui en avait effectivement et vraiment mis

de côté dix mille. Lorsque des monts de l'Ouest les rayons du couchant se déployèrent, les yeux rivés dans leur lumière à cette figure énorme et au visage semblable à une aurore de Mingliang, ils constatèrent que son regard brillait d'excitation et qu'il avait aux lèvres un sourire moqueur. Puis, Hu Dajun annonçant qu'il priait le camarade de monter sur l'estrade pour leur faire partager son expérience, il les regarda et avec modestie articula :

« Il n'y a rien à en dire, sinon qu'il faut travailler avec ardeur ! »

Après quoi le chef de canton développa et broda sur le thème « travailler avec ardeur », expliquant que l'huile de coude était le fondement de la richesse humaine, sa réserve d'or et d'argent, qu'il suffisait d'une paire de mains diligentes pour, fût-on aveugle ou bancal, trotter et galoper sur le chemin de la fortune. Ensuite les moineaux regagnèrent leur nid et pour tous, poules ou cochons, chiens ou chats, il se fit l'heure de quitter les lieux, de rentrer chez soi dîner et se coucher. Alors il balaya la foule du regard jusqu'à y dénicher, caché au dernier rang, le vieux chef de village.

« Es-tu capable d'économiser dix mille yuans en un an ? » lui demanda-t-il.

Zhu Qingfang avait baissé la tête.

« Es-tu résolu à ce qu'à la fin de l'année le village compte dix foyers à dix mille yuans ? » insista-t-il.

Zhu Qingfang lui jeta un œil puis laissa pendre sa tête encore plus bas, à presque se la coincer entre les jambes, à l'enfouir dans la terre. En conséquence de quoi le chef de district se tourna vers Kong Mingliang, qui se tenait à ses côtés, et lui dit : « Mon garçon, combien de foyers à dix mille yuans peux-tu créer dans le village d'ici la fin de l'année ? » L'autre, après avoir

fait un pas en avant, le dévisagea, regarda les paysans, se frappa trois fois la poitrine du poing et bondit au sommet de la pierre sur laquelle les gens s'asseyaient pour manger, d'où s'adressant à la foule il s'engagea solennellement, au cas où il serait nommé chef de village, à faire en sorte que d'ici la prochaine deuxième lune, de leurs cent vingt-six foyers, la moitié, soixante-trois, y arrivent. Sinon il était de tout cœur prêt à faire trois fois le tour de Zhalie sur les mains ; à leur distribuer ses propres économies ; et à disparaître pour ne plus jamais revenir.

Sur-le-champ pris de folie, les Zhaliésiens en bondirent d'enthousiasme et les applaudissements déferlèrent comme une marée. Débordant d'une excitation rétrospectivement effrayante, le village tonitruait. Dans l'ignorance de ce qui se passait, les poules qui avaient regagné leurs cages en ressortirent et se mirent à tourner dans les cours en caquetant. De sous les auvents, pigeons et moineaux s'échappèrent à tire-d'aile, ils revinrent se poser sur les murs et les toits pour être témoins du spectacle, à ce jour inouï, qui se jouait au carrefour. Le chef de canton démit immédiatement le vieux Zhu Qingfang de ses fonctions et nomma le jeune Kong Mingliang à sa place, chef de l'an un de la transformation de Zhalie. Puis, comme il se faisait tard, une fois le changement promulgué, à la faveur de ce qui restait de jour il se dépêcha de regagner son chef-lieu, à vingt lis de là.

Après son départ, le nouveau chef de village fit trois choses : un, il réitéra le but et les principes directeurs de son mandat, garantissant que chacun vivrait dans l'aisance, qu'à la fin de l'année la moitié des familles seraient des foyers à dix mille yuans, que la suivante ce serait le cas de toutes et que dans deux ans ils pourraient

dire adieu à leurs chaumières et emménager dans des maisons neuves ; deux, ils étaient priés de rester, il fallait qu'ils voient son père Kong Dongde cracher à la figure de son ennemi Zhu Qingfang ; trois, après que son père lui aurait craché dessus, à celui qui s'avancerait pour l'imiter, que ce soit sur le visage ou le corps, il donnerait personnellement dix yuans, vingt s'il recommençait, et cent si c'était dix fois.

Assis avec raideur dans les derniers reflets du couchant, le teint d'une blancheur de givre, le regard vide, Zhu Qingfang sortit de sa poche le sceau du comité du village pour le remettre à son successeur. Puis sans mot dire leva les fesses de son tabouret, le passa à sa fille Zhu Ying qui se tenait à côté, baissa les paupières et s'accroupit pour attendre la pluie de glaviots qui allait s'abattre.

« Père ! hurla Zhu Ying, juste à côté de lui.

— Qu'il crache, le Kong ! Qu'il crache ! » cria-t-il en retour sans pour autant ouvrir plus grand les yeux.

Quand il eut fini de les clore, tout le monde put voir ce Kong Dongde, qui depuis qu'il était sorti de prison avait à peine mis le nez dehors, venir se planter devant lui, un sourire au coin de ses lèvres tremblantes. « Fi ! » lâcha-t-il, avant d'effectivement lui envoyer un grailon vicieux sur le front.

Mingliang sortit alors de sa poche une épaisse liasse de billets de dix et bondissant sur une pierre encore plus haute : « Un billet pour un crachat, deux pour deux ! » Et de les faire claquer entre ses doigts dans l'attente de celui qui irait souiller le visage ou le corps de Zhu.

Silence, personne ne se décidait. Au milieu du calme, le soleil couchant se faisait poudre, devenait soie mouillée à la surface de l'eau.

« Vous crachez ou pas ? Vingt yuans le mollard !

— Vingt ? C'est sérieux ? »

C'était le jeune homme répondant au nom d'Ergou qui avec un sourire s'enquérât ainsi.

Kong Mingliang sauta au bas de son rocher et lui tendit les billets. Il les empocha et toujours souriant alla cracher sur Zhu Qingfang. Puis il en reçut deux autres et recommença. Plusieurs fois il cracha, plusieurs fois Mingliang lui remit la somme équivalente. Alors les autres, tant ravis que jaloux, y allèrent en masse. Le bruit de leurs expectorations faisait dans le crépuscule une pluie d'orage, en un battement de cils, le crâne, le visage et le corps de Zhu furent enduits de bave gris jaunâtre. Les mucosités pendaient de ses épaules comme les rideaux d'une cascade et quand les gosiers des villageois furent à sec, lorsqu'ils furent incapables de produire la moindre sécrétion, il n'avait pas bougé, immobile il restait accroupi au milieu de leurs flegmes.

Semblable à une statue moulée dans les crachats.

Le dit d'une stèle à la transformation

Zhu Qingfang était mort, étouffé sous leurs glaires.

Au moment de le changer et de lui faire revêtir sa tenue funéraire, juste pour l'en laver il fallut dix seaux d'eau. Fille unique, Zhu Ying se chargea de tout. L'essuyer, le toiletter, lui enfiler ses vêtements, acheter le cercueil, trouver quelqu'un pour creuser la tombe et procéder à l'inhumation, à tout elle veilla.

Cette nuit-là, pendant qu'ils crachaient, sous la pluie des glaviots elle l'avait entendu insister : « Ne t'en mêle pas ! Laisse-les faire ! » Alors, impassible, elle avait assisté au spectacle des villageois qui s'approchaient pour lui arroser le crâne ou la figure, se contentant en son for intérieur de les compter et prendre bonne note

de ceux qui, des dizaines, voire une centaine de fois, étaient revenus le souiller. De ceux aussi qui s'étaient contentés de quelques mollards, une dizaine au plus. Ce n'est que lorsque la foule se fut dispersée, son père tombé à la renverse comme une souche agenouillée, qu'elle l'arracha à son tas d'immondices pour le ramener à la maison. Et une fois à l'entrée, quand elle voulut faire passer la porte au cadavre, franchir le seuil, elle remarqua que celui qui l'aidait à le remorquer n'était autre que Minghui, le plus jeune des frères Kong. Quelqu'un ayant allumé la lampe sous le porche, dans la lumière qui en tombait sur son visage, elle lut un pur remords, aussi tendre et fragile qu'une feuille blanche détrempée. « Toi ? Je n'ai besoin de personne ! » s'exclama-t-elle d'un ton froid, écartant la main qui tenait la dépouille pour la haler seule, boue et eau comprises, par-delà le seuil. Relégué à l'extérieur, le jeune Kong n'en resta pas moins planté là, sous l'ampoule, sans bouger d'un pouce jusqu'à ce que le portail se ferme.

Elle enterra son père à l'endroit même où les crachats l'avaient noyé : au beau milieu du carrefour. C'était un lieu public, l'aire sur laquelle les gens déjeunèrent, aucune tombe n'aurait bien sûr dû s'y dresser. Les langues allèrent bon train et on avertit le nouveau chef de village. Mais lorsqu'il sortit pour lui faire obstacle, elle lui rétorqua :

« Toi, le Kong, tu ferais bien de ne pas oublier que la nuit où tu as marché vers l'ouest derrière ton rêve, c'est moi la première personne que tu as rencontrée ! »

Tandis que cloué sur place il se remémorait les mots qu'elle lui avait, comme des éclairs, lancés dans le dos après qu'il fut, ladite nuit, tombé sur elle, mi-moqueuse, mi-blessée, il l'entendit ajouter : « Quand j'aurai enterré mon père, je partirai. Et je ne reviendrai

à Zhalie, dans la chaîne des Balou, que le jour où j'aurai les moyens de te faire tomber à genoux devant moi pour me supplier. »

Il renonça à s'opposer à l'inhumation. Aux villageois, il expliqua que s'il n'avait pas cherché à l'empêcher, c'était parce que le mort avait été leur chef, et en ce cas qu'il en soit ainsi. Trois jours après qu'il eut rendu l'âme, Zhu fut enterré. Et ceux qui vinrent le mettre en terre étaient précisément ceux qui l'avaient enseveli sous leurs flegmes. Ce fut même ceux qui lui avaient le plus craché dessus qui en l'occasion suèrent et se donnèrent le plus de peine. Ergou l'avait arrosé de six cents glaviots, pourtant, lorsqu'il fallut creuser la fosse, procéder à la mise en bière, effectuer la levée du cercueil, le descendre dans la tombe et la combler, nul plus que lui ne ploya l'échine, et ce fut lui encore qui lorsqu'on en eut fini prononça ces mots :

« Nous avons payé nos dettes. »

La stèle en pierre noire d'un mètre sur deux et épaisse d'un demi-pied, c'est toujours lui qui en charrette à bras la traîna sur quelques dizaines de lis. Mais avant de déposer Zhu Qingfang dans son paletot de bois et de le laisser reposer en paix, la famille, conformément à l'imaginaire et à l'univers qui étaient ceux du clan, se devait, une fois la dépouille couverte d'un étendard, de prononcer une élogie, texte superbe, à la fois plein de sentiment et très idiosyncrasique (dont on apprit plus tard qu'il était de la plume de Mingguang, l'aîné des frères Kong). Enfin on procéda, et lorsqu'on dévoila ensuite le devant du monument sous la bannière, tout un chacun put constater qu'il y était écrit :

*Tombe de Zhu Qingfang
Plus loyal membre du Parti*

Un homme, portrait de son époque, avait disparu. Et que sa fille ait plus tard, au village, au bourg et à la ville, semé le vent et récolté la tempête, allez savoir si cela aurait été son plus gros chagrin ou s'il s'en serait senti honoré, en aurait tiré gloire. Elle choisit de partir au premier septénaire du décès. Après s'être prosternée devant la stèle et y avoir fait brûler du papier, avec résolution elle s'en alla, sans une fois tourner la tête, le visage de marbre, impassible, et le regard dur. La seule chose qu'elle fit, c'est de s'arrêter pour le contempler en passant devant le porche des Kong, et comme s'il s'agissait de rendre dent pour dent, de cracher dessus. Ensuite elle continua droit jusqu'à la sortie du village, s'engagea sur l'arête de la montagne et disparut sur le chemin, silhouette et nuque raidies par la détermination, telle une stèle de pierre marchant vers l'au-delà la chaîne.

Le dit d'une tragédie héroïque

La noble ambition qu'avait Zhalie de loger en deux ans de temps ses habitants dans des maisons à toit de tuiles n'était, de fait, qu'un songe conservateur et désuet. Dans la réalité, le processus ne prit qu'un an et demi. Kong Mingliang ayant emmené la population au grand complet ratisser les trains et décharger les marchandises sur la crête de la montagne, l'argent se mit à tomber comme les giboulées dans les cours. Hiver comme été, qu'il pleuve ou neige, rien, aucune tempête ne leur faisait obstacle, avec conscience et diligence, de jour comme de nuit, sous l'averse ou par beau temps, il y avait toujours quelqu'un pour monter la garde près de la voie ferrée. Les lois et modalités présidant aux déplacements poussifs des convois à travers les Balou

n'avaient plus de secrets pour eux. Ceux qui montaient, venant du sud, transportaient pour la plupart du bois, du coke ou du minerai ; en sens inverse, c'était plutôt les produits de consommation courante dont on avait besoin dans le Nord : câbles électriques, ciment, matériaux de construction, voire mandarines, bananes ou mangues, trois fruits rares dans la région. Pendant six mois leur entreprise de pillage, chacun en avait conscience, était passée par une phase incohérente, due à ce manque de souci du détail typiquement paysan. Mais depuis, ils s'étaient organisés en équipes et avaient instauré un règlement, avec des horaires, à quelle heure aller au travail, à quelle heure le quitter, ainsi qu'un vocabulaire technique, des chiffres et une méthode rationnelle de répartition de l'argent et des objets de valeur.

En tant que chef de village, Kong Mingliang ne permettait pas que le mot « voler » franchisse les lèvres. A la place les gens disaient « décharger ». Pour saluer un homme qui revenait de la montagne, par exemple, on demandait : « Qu'est-ce que tu as déchargé ? » Et à celui qui quittait le village : « Tu vas au boulot ? C'est ton tour ? » Ils commençaient bien à trouver cela ridicule, risible, mais comme à la fin de chaque mois, quand il distribuait les salaires, à celui qui avait prononcé un mot interdit – « voler », ou « voleur », ou « piller » –, il retenait entre cent et deux cents yuans, à Zhalie il ne se fit vite plus jamais allusion au crime ou à la rapine. Personne n'estimait plus se livrer quotidiennement au brigandage. L'entrepôt qu'ils avaient construit dans une ravine deux lis à l'écart de la voie ferrée regorgeait pourtant des pommes, mandarines, fils électriques, morceaux de coke, tubes de dentifrice, paquets de cigarettes, pains de savon et vêtements neufs fabriqués dans le Sud, chaussures et divers produits bizarres, marchandises

étranges en tous genres qu'ils avaient déchargées et que les intermédiaires écoulaient dans les petites et grandes villes. Tous les mois Kong Mingliang leur distribuait leur quote-part, assortie d'un bonus pour ceux qui avaient été les plus efficaces. S'il ne s'agissait au départ que de quelques centaines de yuans par foyer, ce furent ensuite des milliers, parfois dix mille.

Huit mois plus tard, alors que le printemps était arrivé, les villageois constatèrent que les sophoras, qui tous les ans à la troisième lune décoraient de fleurs blanches les bords des routes, s'étaient couverts de grappes d'un marron grisâtre : la neige de leur teint avait pris la couleur de la terre du Nord. Quant aux paulownias, le rose pâle de leurs petites trompettes avait en revanche viré au blanc et flottait dans l'air comme pour un rite funéraire. Etonnés, tous étaient sortis observer ces pétales qui le long des chemins avaient changé de carnation. Déboula alors Ergou au pas de course de la montagne, hurlant que c'était une catastrophe, une catastrophe ! Un type était tombé du train et s'était tué. Sur ce ils galopèrent jusqu'à l'arrêt sans plus se soucier ni des fleurs de sophoras qui avaient grisé ni de celles des paulownias qui avaient blêmi.

Chez Kong on était à table, en train de déjeuner. Jouissant désormais d'une honnête abondance ou relative aisance, pour la cuisine et la lessive ils avaient pris une bonne : la mère avait des cheveux blancs, ils n'allaient pas la laisser continuer de s'escrimer au bord de la rivière et aux fourneaux. Sept ou huit convives pour une dizaine de plats, c'est à huis clos que dans leur cour ils se régalaient, vivant au quotidien comme si chaque jour eut été fête. Quand Ergou fit irruption, il en resta d'abord cloué sur place, avant de leur faire, en termes aussi frustes que banals, sa déclaration :

« Chef ! Encore un ! »

Les baguettes de Kong Mingliang valsèrent sur la table : « Qui ? »

— Zhu Damin, le neveu de Zhu Qingfang, de l'ouest du village. Un cousin de Zhu Ying. » Il s'était approché. S'emparant d'un beau pain bien blanc, il mordit dedans, en avala deux bouchées, puis vite attrapa le bol du chef de village, encore à moitié plein de soupe, pour à gros renfort de glouglous faire descendre la mie coincée dans sa gorge et être en mesure d'articuler calmement : « Cet idiot ! Quand il a été sur le wagon et s'est aperçu qu'il contenait des costumes en lainage de grande marque, il m'a crié qu'on était riches et qu'il avait touché le gros lot ! Ensuite il s'est mis à nous balancer les caisses les unes à la suite des autres. Mais à la neuvième, le train avait atteint le sommet, il s'apprêtait à accélérer pour redescendre, et j'ai eu beau lui courir après pour lui hurler de sauter en vitesse, il a insisté, il lui en fallait encore une, de cravates rouges : si on vendait les costumes, il nous fallait les accessoires qui allaient avec. Alors il nous l'a envoyée, mais quand il a voulu nous rejoindre par l'échelle, la locomotive filait déjà à toute allure. Il a atterri au bord de la voie et le sang a giclé de sa tête comme d'une fontaine. » Lorsqu'il eut fini de parler, Ergou était planté sous un paulownia et les pétales blancs qui en tombaient atterrisaient directement dans la soupe du chef de village.

La famille au grand complet le dévisageait, ce type venu leur annoncer un décès. Sur le visage du père, un sourire flotta, une ondulation, puis il se leva de table et rentra dans la maison. Celui de l'aîné n'affichait que calme et indifférence, comme s'il n'avait rien entendu, il prit dans un plat devant lui un beau morceau de porc pas trop gras et le fit passer devant sa mère pour le poser

dans le bol de Cai Qinfang, sa jeune épouse. Seul Kong Minghui, de tous celui qui se trouvait le plus loin d'Ergou, laissa sous le choc tomber ses baguettes. De ses joues pâles le sang s'était retiré très loin, et la sueur inondait son front transparent.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ergou.

— Qu'il soit traité comme un martyr. File acheter le meilleur cercueil et la plus grande, la plus épaisse des stèles », décréta Mingliang après un instant de réflexion. Ce disant, à la fourche de l'arbre à côté de lui il récupérait un manteau militaire, qu'il se jeta sur le dos. Puis de la main il brisa un pain, le farcit de viande maigre et se dirigea vers la sortie. A l'ouest du village, chez le défunt il trouva ses parents en train de pleurer à fendre l'âme devant la porte et de se jeter à tour de rôle sur la dépouille qu'on leur avait rapportée de la montagne couverte des pièces d'étoffe et vêtements flambant neufs qu'il avait déchargés, s'imaginant sans doute qu'à force de donner l'assaut ils allaient ramener leur fils à la vie, l'arracher au royaume des trépassés. Les gens essayaient de retenir le vieux couple, lui assurant qu'il était mort, et bien mort, en martyr. Mais ils ne voulaient rien entendre, seulement se ruer sur la civière, encore et encore, en pleurant à fendre l'âme. Puis Mingliang arriva, manteau militaire comme une robe de soldat des temps anciens sur les épaules.

On s'écarta pour le laisser passer.

Cessant brusquement de se lamenter, les parents de Zhu Damin le fixèrent d'un œil où perçait la haine, et on eut l'impression qu'ils allaient se jeter sur lui pour le déchirer et le dévorer.

Mais lui, émergeant tranquillement de la foule, souleva la veste qui cachait le visage du mort pour le contempler. Ce qu'il vit lui fit l'effet d'une giflette, comme

si on l'avait souffleté il blanchit, les coins de sa bouche frémissèrent, puis très vite, reprenant contenance, avec des mots épais et calmes il s'adressa aux parents :

« Damin est un martyr. Il est mort pour la richesse du village. »

Les deux vieux avaient le regard rivé à ses lèvres.

« Il sera enterré en grande pompe et inhumé avec Zhu Qingfang, son oncle et le mien aussi, au centre du carrefour. Qu'on s'inspire de lui, au village ! »

Le couple donnait l'impression de ne pas comprendre ce qu'il disait, pourtant dans leurs prunelles la haine s'estompait.

« Le mois prochain, toutes les chaumières seront remplacées par des maisons aux toits de tuiles. » Et comme il lisait un doute sur leurs visages, il s'exprima de manière simple et claire : « Quand votre bru reviendra de chez ses parents avec le bébé, dites-lui que je vous l'ai promis : la première sera pour vous. Vous n'aurez pas un sou à déboursier. Tous les frais seront à la charge de la communauté, y compris l'éducation de votre petit-fils jusqu'à ses dix-huit ans. D'ailleurs, tant qu'il ne les aura pas atteints, nous empêcherons sa mère de se remarier, si c'est ce qui vous convient. Et si vraiment elle insiste, interdiction d'emmener l'enfant, d'accord ? »

Sur le visage des vieillards, la tristesse céda petit à petit le pas à du contentement, un sourire s'y accrocha tel un soleil levant. Lorsque Kong Mingliang s'écarta de la dépouille, ils tombèrent d'un coup à genoux devant lui et se frappèrent le front sur le sol en louant son grand cœur. Jamais ils n'avaient connu de chef de village aussi bon ! Se tournant alors vers eux, il ajouta quelques mots de réconfort : surtout qu'ils ne se fassent aucun souci, ceux qui perdaient la vie en déchargeant les marchandises qui mèneraient le village à la richesse

étant des martyrs, leurs parents vivaient encore mieux que s'ils étaient restés en vie. Puis il fit remarquer que si pour certains des badauds qui les entouraient il était temps de manger et qu'ils feraient bien de passer à table, pour d'autres c'était l'heure d'aller décharger dans la montagne, alors en route. Quant à ceux qui restaient pour s'occuper du défunt, qu'ils n'oublient pas de récupérer les vêtements qui le couvraient : il faudrait les nettoyer, les remettre au dépôt et les vendre à la ville.

A Zhu Damin, on fit de grandioses funérailles.

Le neuf de la troisième lune fut jour chômé, sauf pour les gardes de l'entrepôt dans la montagne. Même si les trains devaient convoier des cigarettes étrangères (à plusieurs milliers de yuans la caisse), personne n'irait ratisser ni décharger... Tous assistèrent à l'enterrement, comme tous assistaient aux mariages et célébrations. On avait pris le plus épais, le plus grand et aussi le plus cher des bons cercueils, choisi le plus translucide et le plus lisse des marbres pour y sculpter la stèle commémorative sur laquelle, en caractères gros comme des bols étaient gravés les mots : *Tombe de Zhu Damin, martyr et modèle de l'accession à la richesse*. Les pétards partirent, les suonas retentirent, et tous ceux du village qui étaient plus jeunes que lui, obligés de revêtir la bure du deuil, pleurèrent à n'en plus finir pendant que les aînés, à la manche un brassard noir, brandissaient de petites fleurs en papier. La bière était couverte d'un drapeau, devant la stèle s'entassaient couronnes et dédicaces, en plus de quoi il y eut ce texte à la mémoire du défunt, rédigé par Kong Mingguang, le frère aîné du chef de village, que celui-ci lut à des habitants partagés entre joie et tristesse :

Venu au monde en 1956, le camarade Zhu Damin a dès le jour de sa naissance souffert du Grand Bond en avant et de la terrible famine des années de catastrophes naturelles. Ensuite il a vécu la Révolution culturelle, connu la disette et les haillons avant d'avoir le droit de profiter de la grande chance qu'a été la politique d'ouverture de l'Etat. Avec diligence il a dès lors travaillé sans ménager sa peine, ne comptant que sur ses deux mains pour faire fortune et s'acharnant à enrichir la communauté villageoise. La mort l'a finalement cueilli dans le cadre de ses fonctions, vingt-huit ans à peine accomplis. Il mérite d'être appelé héros de la nation, de devenir un modèle pour ceux qui rêvent d'accéder à la richesse...

Etc.

Kong Mingliang prononça cet éloge funèbre avec solennité, d'une voix forte et cadencée. Avec l'accent des Balou, soit, et en dialecte de Zhalie, les villageois n'en furent pas moins enthousiasmés. Lorsqu'on descendit le cercueil dans la fosse, s'ils pleuraient tous à chaudes larmes, ils affichaient aussi des sourires admiratifs. Puis lorsque le soleil fut à son apogée et que le vieil orme à côté de la tombe, qui n'avait depuis des générations donné que des agrégats de fleurs d'un vert argenté, s'épanouit dans des tons de jade noir, ils rangèrent leurs outils, contemplèrent le ciel, se rappelèrent qu'il était midi et que dans la montagne là-bas risquait de passer un convoi de spécialités du Nord : des champignons, destinés aux tables du Sud. Considérant qu'un cageot de ces « têtes de singe » valait plusieurs milliers de yuans, qu'en outre il pourrait avec un peu de chance également s'y trouver quelques caisses d'orchidées médicinales ou de ginseng sauvage, ils laissèrent tomber ce qui leur avait servi à inhumer le mort, et qui

marchant, qui courant, allèrent dans la montagne délester le train de douze heures de sa cargaison.

Le village retomba dans le silence, seuls restaient les vieux et les enfants.

Ainsi qu'au carrefour les tombes, d'abord celle de Zhu Qingfang disparu noyé sous les crachats, puis celles des hommes tombés en dévalisant les wagons, ou lors de rixes parce que le produit de cette rapine n'avait pas été partagé de manière égalitaire. Dessus le chien-dent poussait. Sur celle de Zhu Qingfang, en sus, s'épanouissaient une profusion de petites fleurs blanches. Il y avait en tout seize tombes, de la première à la dernière, anciennes ou plus récentes, des deux côtés de la route, comme une haie d'honneur à ceux qui d'un pas pressé entraient au village ou en sortaient.

*Le dit de la délégation venue examiner
la nouvelle physionomie du village*

Moins de deux ans plus tard, sept cents jours à peine, Zhalie n'était plus Zhalie.

En un tournemain les chaumières avaient disparu, remplacées jusqu'à la dernière par des maisons aux toits de tuiles. Certaines en briques grises à la manière ancienne, d'autres en matériau industriel, d'un rouge plus mode. Le village sentait à plein nez l'odeur soufrée des constructions récentes. Qui plus est, la rue principale, d'est en ouest, avait été cimentée et plantée de poteaux électriques qui la faisaient semblable aux artères des villes. Quand le district organisa une visite pour ses cadres à partir du niveau du village, devant chaque porte on arrangea des fleurs, dans chaque arrière-cour surgirent porcherie, bergerie, étable pour vaches ou écurie pour chevaux et autres basse-cour ou

enclos divers à l'intérieur desquels on enferma les bêtes, cochons ou moutons, empruntées, voire louées aux hameaux voisins. Quelques-uns, jouant aux rois de la culture maraîchère, avaient depuis six mois dressé de grandes serres en plastique sur le coteau en bordure de route et bichonnaient ces lopins plantés de légumes très verts et vigoureux : épinards, céleris, courgettes ou magroses, ces concombres amers que les gens des villes s'étaient mis à apprécier. En plus, par pleines charrettes, sur les marchés environnants ils étaient allés en chercher d'autres, qu'ils avaient entassés à l'entrée du village ou sur les seuils pour singer les ruraux qui s'apprêtent à aller vendre leur production. Lorsque le soleil fut haut de plusieurs cannes, à la tête d'une délégation de plus de cent chefs de canton et de village, la plus haute autorité du district fit en voiture sa majestueuse arrivée.

Une fois les véhicules garés à l'entrée de Zhalie et avant toute chose, les visiteurs se rendirent à pied au carrefour, où ils déposèrent une gerbe en hommage aux martyrs qui s'étaient sacrifiés pour aider leurs concitoyens à accéder à l'aisance. Deuxième acte : sous la houlette du chef de village, inspecter les maisons neuves, y admirer les téléviseurs, machines à laver, réfrigérateurs (utiles ou pas), ainsi que les bicyclettes et motos flambant neuves, voire les tracteurs des mieux lotis. Lorsque Kong Mingliang, alors plus jeune chef de village du district, ainsi que benjamin au niveau provincial des individus ayant réussi à s'enrichir, repenserait plus tard à cette délégation venue examiner la nouvelle physionomie de Zhalie, débordant de fierté et d'allégresse il se fendrait d'un sourire qui évoquerait ces chrysanthèmes sauvages quand ils s'épanouissent, superbes et d'un jaune étincelant, à la neuvième lune. Au carrefour, devant le cimetière, il les fit s'incliner trois fois et

expliqua que si ceux qui étaient morts pour que les autres accèdent à la richesse étaient enterrés là, au centre du village, c'était pour que tous, y compris leurs petits-enfants, se rappellent à chaque passage les efforts et les sacrifices qu'avaient dû fournir les ancêtres pour qu'ils soient bien nourris, bien habillés et confortablement logés : « Toi qui bois, n'oublie pas celui qui premier puits creusa ; dans ton cœur, à jamais reconnaissance tu lui dois. » Après y être allé de sa petite rime, il les mena de demeure en demeure chez des paysans qui avaient tout prévu, racontant leur histoire et la manière dont ils s'étaient enrichis. Mais ce n'est qu'après avoir quitté la dernière de ces maisons neuves, le dernier foyer fortuné, en arrivant chez lui, que tous autant qu'ils étaient restèrent vraiment bouche bée d'émotion. Enfin ils comprenaient à quel point l'être était hors du commun.

Aucun d'entre eux ne s'attendait à ce que le chef d'un village entièrement bâti de neuf vive encore dans une chaumière datant d'avant la Libération. Un bâtiment principal de trois pièces, quatre autres en vis-à-vis dans la cour et des murs en torchis, à l'extrémité est du village, c'était un archaïsme, dont émanait l'odeur maltée des nattes fraîchement changées.

Les visiteurs restèrent en arrêt devant, éberlués.

Le chef de district en pleura.

A l'intérieur ce fut un concert de soupirs qui s'accumulèrent comme les eaux d'un lac. Ici, ni télé, ni réfrigérateur, ni machine à laver. Pas non plus de ces canapés depuis peu introduits dans les campagnes, ni de ces chaises en rotin qu'affectionnaient les gens des villes. S'y trouvaient juste, au-dessus d'un antique autel, les tablettes des ancêtres et au mur le portrait du grand homme, entre deux sentences calligraphiées à l'or sur papier rouge :

Premier à te soucier des autres sous le ciel

Tu ne sais te réjouir que lorsqu'ils sont heureux

Quelle poésie et quelle vénérable rusticité ! Quelle famille et quel cadre d'une totale, d'une atavique simplicité ! Sur le moment le chef de district ne fit aucun commentaire, il mangea le bol d'œufs pochés que lui avait fait cuire la mère, essuya la larme qui pointait au coin de son œil, puis à la tête de sa troupe, cette centaine de cadres de deux niveaux, regagna l'entrée du village. C'est en les regardant monter dans leurs voitures de luxe pour s'en aller sur la route qui descendait des Balou en zigzaguant qu'il appela Kong Mingliang à le rejoindre à côté de son propre véhicule. Là, il le dévisagea et lui dit ces mots, synonymes pour le jeune homme d'un phénoménal succès :

« Tu viens d'avoir vingt-six ans, c'est ça ? »

— Tout juste, lui répondit-on en hochant la tête.

— Est-ce que tu saurais aider les villages des environs à s'enrichir ? Si tu y arrives, je te fais passer sur-le-champ chef de canton ! »

CHAPITRE IV
DES PERSONNAGES

Kong Mingliang

Kong Mingliang était assurément déterminé à aider les villages voisins à s'enrichir. Les chefs de district et de canton le lui avaient promis : qu'il commence par les deux plus proches, et lorsque la moyenne du revenu annuel par habitant y aurait dépassé un certain montant, que tous, comme à Zhalie, auraient des maisons à toit de tuiles, il serait immédiatement nommé chef de canton adjoint, en attendant sa titularisation, un peu plus tard. Liujiagou, le « Ravin de la famille Liu », à gauche, et Zhangjialing, le « Mont de la famille Zhang », quelques lis plus à droite, dépendaient désormais administrativement de sa circonscription. Si le Zhalie originel, avec ses six cents et quelques âmes, ne correspondait au départ qu'à un unique « village naturel », il en englobait désormais trois, soit quatorze équipes de paysans et mille neuf cent cinquante-six habitants. Le comité avait élu pour ses locaux un terrain vacant au bord de la rivière, sur lequel il fit construire un immeuble à deux étages, avec un mur d'enceinte rouge et au-dessus du portail en fer une imposante enseigne qui disait *Comité du village de Zhalie* – en caractères gros comme des pastèques.

Les familles des deux hameaux se virent attribuer, à titre gracieux, une somme qui pouvait aller jusqu'à mille yuans, afin que ceux qui étaient capables, au choix, d'élever des cochons ou de faire pousser des légumes aient de quoi se lancer. Par ailleurs, tous les jeunes furent emmenés sur un versant où passait le chemin de fer, quelque vingt lis plus loin, pour y décharger les marchandises. On leur enseigna comment, lorsque le convoi peinait à flanc de montagne, profiter de la pente et de l'escarpement pour en faire tomber le coke à l'aide de grappins ; comment, tant que les wagons étaient à ciel ouvert et leur cargaison à l'air libre, arrimer les caisses, paniers ou sacs d'un seul coup de crochet aux branches des arbres. Ils apprirent en outre, de leurs homologues de Zhalie promus pour l'occasion instructeurs, à monter dans les voitures pour ensuite en sauter avec légèreté et à contre-vent quand ils avaient fini.

L'essentiel restait de convaincre les habitants de ces villages de signer, comme leurs prédécesseurs, l'accord garantissant le secret sur ces ratissages et déchargements. Ainsi que le contrat selon lequel les morts seraient des martyrs, et leurs parents n'intenteraient aucune action. Il en fut ainsi, et ils s'enrichirent de manière fracassante. Hier encore outres dégonflées tant la misère y était crasse, en un clin d'œil, tambour battant, ils se mirent à enfler ! Très vite certains accédèrent au statut de foyer à dix mille yuans et furent prêts à se faire construire une maison neuve.

Pour ces foyers de la circonscription, les jours et les mois passaient comme si déjà les rigueurs de l'hiver avaient été derrière eux et que le printemps était arrivé, qu'ils s'étaient éveillés un matin pour constater que sur les arbres de leurs cours, dans les rues et la campagne

environnante, ici, là, en tel ou tel lieu de la montagne, dix mille fleurs s'étaient épanouies, que de toutes parts cela bourgeonnait, verdissait, que l'univers n'était plus que rouge des pêchers et blanc des poiriers. Du chef de canton, qui pouvait se targuer du modèle qu'était Zhalie, on disait qu'il serait bientôt muté au district en tant qu'adjoint à son chef. Lequel était, de toute la province, le seul à avoir chez lui un village à dix mille yuans, où qui plus est, en dépit de la terre jaune et de la pauvreté du sol, la population dans son entier avait en l'espace de deux ans emménagé à l'intérieur de maisons neuves à toit de tuiles. Leur photo, agrémentée d'une légende, tournait et retournait entre les mains des dirigeants, l'un des plus grands l'avait même rapportée chez lui un soir pour que sa femme, ses fils et filles puissent soupirer devant. On racontait qu'à cause d'elle, un autre aurait un jour au dîner avalé trois petits pains supplémentaires, de ceux qu'on dit d'or et d'argent parce qu'ils sont bicolores, et bu un demi-bol de brouet de riz noir de plus que d'habitude. Si bien que le chef de district avait été appelé à la capitale pour y faire un rapport sur l'état du développement.

En gros, une chose en amenant une autre, les événements se succédaient. C'était comme la lumière par une fenêtre, qui fait que le monde entier s'éclaire et rutilé. Mais juste comme on en était là, à l'automne les trains de ce pays se mirent à rouler plus vite. Les gens de Zhalie n'y comprenaient rien : les convois de passagers ou de marchandises ne grimpaient plus la pente en haletant, cahotant et se traînant comme autrefois. Voilà que d'un coup ils avaient de l'énergie, accéléraient l'allure, tels des vieillards qui retrouvant leurs vingt ans se mettraient soudain à marcher avec la même vigueur que s'il leur était poussé des ailes. Ils gravissaient la

montagne à la manière dont ils auraient traversé la plaine. Les villageois n'en prirent vraiment conscience que le jour où cinq d'entre eux, en dix minutes, se tuèrent en tombant du wagon qu'ils délestaient de sa marchandise. Et admirèrent enfin que toutes les machines qui passaient par les Balou iraient désormais plus vite, qu'il n'était plus possible de piller les wagons.

Il y avait pire : peu avant l'automne, Zhu Ying, la fille de Zhu Qingfang, avait fait son retour au village. Plus de deux ans auparavant, quand elle l'avait quitté, elle portait la grossière tenue, veste et pantalon, qu'affectionnaient et se confectionnaient elles-mêmes les femmes du coin. Elle allait à présent vêtue de la tête aux pieds d'habits occidentaux dont la moindre pièce valait son millier de yuans – chemisier, pantalon, écharpe et bas, avec des inscriptions en anglais qu'aucun des habitants de Zhalie ne comprenait. D'un manteau en lainage gris, en particulier, toujours déboutonné, dont elle ne se départait jamais et dont le logo, étrange et écarlate, était cousu au bord de la manche gauche. Ainsi vêtue de par les rues elle allait se pavanant, distribuant à tout un chacun, adulte ou enfant, par paquets entiers les cigarettes et le chocolat qu'elle avait apportés.

Pour Zhalie, elle était une gageure et une promesse.

Pour Kong Mingliang, un défi et une démonstration.

Ce qu'il n'arrivait pas à s'expliquer, c'est que sans être passée par le village, sans sceau ni attestation, elle avait obtenu du district un certificat de propriété et réussi entre le début et la fin de l'automne à faire bâtir sur un terrain voisin du siège du comité une maison de trois étages, soit un de plus que ses locaux à lui, qui n'en comptaient que deux. Les murs de l'immeuble officiel étaient en briques nues, elle avait fait recouvrir ceux de

sa demeure d'un carrelage en céramique. Les vitres du siège étaient en verre blanc, les siennes rouges, couleur de thé. C'est le jour où la construction fut achevée qu'ils eurent cinq morts en dix minutes, tombés du train. Et comme, après avoir enterré ces martyrs au centre du village, Mingliang avait retrouvé, seul et hébété, son bureau, un sourire écarlate aux lèvres elle parut à sa porte et, s'appuyant au chambranle, laissa glisser de son épaule le manteau gris, qui en sembla plus long d'un côté que de l'autre, comme le font ces mannequins débraillés dans les vitrines des grands magasins de la ville. En cet instant, alors qu'à l'ouest le soleil sombrait et que le village était placide, dans la pièce aussi vaste qu'une salle de réunion qu'occupait Kong Mingliang, tout – du gigantesque bureau, du fauteuil pivotant en cuir véritable, du téléphone et des épais dossiers posés sur la table pour donner une impression de sérieux, au canapé adossé au mur principal, aux cycas et ptérocaryas achetés sur le marché aux fleurs du district et posés à côté, jusqu'au sol couvert de mosaïque et aux traces d'eau laissées par la serpillière – sembla d'un coup rustique et mesquin. En sa présence, par contraste, plus rien n'avait ni force ni persuasion. Le soleil dans le dos, les mèches libres sur son manteau, aux joues la rosée du matin et l'éclat du couchant, elle s'encadrait dans la porte et considérait un Mingliang éberlué :

« Des soucis ? lui demanda-t-elle avec un petit sourire. On ne sait plus comment faire fortune ? »

Il leva la tête. C'était depuis son retour au village la première fois qu'elle lui rendait visite. La première qu'elle lui parlait d'aussi près. La première aussi que son langage laissait entendre qu'elle s'intéressait à lui. Alors oui, il leva la tête et la regarda. Si bien qu'elle entra et

vint se planter devant le bureau pour d'une voix dolente et tendre constater :

« Les trains vont plus vite, à les détrousser il risque d'y avoir tellement de morts que même si on transforme le carrefour en cimetière, la place va manquer.

Si dans un an tu n'as pas réussi à rendre Liujiagou et Zhangjialing aussi riches que Zhalie, oublie tes chances de prendre la place du chef de canton. Lequel n'obtiendra pas celle du chef de district. Qui lui ne sera pas promu maire à la ville.

J'ai une solution. Il y a moyen pour que l'an prochain toutes les familles de ces hameaux déménagent dans des maisons à toit de tuiles et à étage. »

Par la fenêtre la lumière du couchant dardait, baignant les deux travées de la pièce de sentiment écarlate, et ses mots, dans un dialecte des Balou entaché d'intonations citadines, se mirent à sautiller devant les yeux de Mingliang. Il la dévisagea, s'apercevant soudain qu'elle était plus jolie qu'à son départ. Si à l'époque sa beauté n'était qu'une fleur des champs, à présent c'était une plante des cités, une efflorescence de balcon soigneusement entretenue, entre ses sourcils – allez savoir comment, plus longs et plus fins –, il y avait toute la séduction du vice, celle des ensorceleuses.

« Comment ça ? lui demanda-t-il.

— Epouse-moi ! » Elle sourit : « J'ai vingt-trois ans, toi vingt-sept, nous devrions déjà être mariés. Je n'aurais pas de mal à trouver mieux ailleurs, si je voulais, mais quand j'ai obéi à mon rêve cette nuit-là, c'est sur toi que je suis tombée et jamais je n'en prendrai un autre. »

Après l'avoir longuement dévisagée, abruptement il éclata de rire :

« Tu n'imagines quand même pas que j'ignore à quel genre de commerce tu t'es livrée ? Tu as fait la pute !

Tu es une pute, une prostituée, une traînée, et tu crois que je ne suis pas au courant ? »

Comme si la terre avait tremblé, elle vacilla avant de reprendre : « Puisque cette fois tu refuses, la prochaine tu devras me supplier à genoux. Et méfie-toi, tu auras beau implorer, je risque de dire non. » Sur ces mots elle tourna les talons vers la sortie, d'une démarche aussi légère et poétique que lorsqu'elle était arrivée, faisant claquer les talons de ses escarpins sur les briques jaunes de la mosaïque. Un bruit qui, dès qu'elle fut partie et pour une année entière, devait continuer de le hanter, de venir le surprendre dès qu'il serait seul, plongé dans quelque réflexion.

Cheng Qing

Cheng Qing, qui allait sur ses dix-sept ans, était la secrétaire du comité, chargée d'essuyer les tables, de balayer les sols, de prévenir en cas de réunion et de fournir en eau chaude le chef de village.

Lorsque Zhu Ying traversa la cour, la jeune fille admira les escarpins en cuir rouge qu'elle avait aux pieds, décida qu'un jour elle s'en achèterait d'identiques et qu'elle aussi les ferait claquer quand elle entrerait ou sortirait des bureaux. Mais en même temps qu'elle la regardait s'en aller, elle entrevit à la fenêtre Mingliang, dont la tête carrée avait viré au jaune chrysanthème et qui semblait prostré, comme s'il avait trop transpiré. Vite, elle s'empara de la thermos pour aller le resservir. Et c'est une fois dans le bureau qu'elle s'en aperçut : non, il n'avait pas le teint bilieux mais vert, du vert des feuilles au printemps, et le regard voilé par un épais rideau d'égarment. Tourné vers le carreau, il suivait Zhu Ying des yeux à la manière dont il aurait suivi une totale inconnue.

Elle s'approcha pour remplir la tasse.

Tout à coup il la prit par la main et d'une voix chevrotante demanda :

« Tu as dix-sept ans ?

— Pas encore. »

Faisant un pas en arrière, elle arracha ses doigts aux siens et se sauva hors du bureau. Mais lorsqu'elle fut sortie de l'immeuble, dans son dos elle l'entendit crier : « Tu t'imagines avoir le talent d'une Zhu Ying ? Va voir la tombe de ton frère ! Je suis capable de tuer jusqu'à la mauvaise herbe qui la couvre. »

Après avoir un moment attendu dans la cour que l'écho de ces propos se soit dissipé, elle quitta les locaux. Au sud se trouvait un petit bois, par lequel elle prit pour rejoindre la sente qui passait derrière le siège, et en cours de route, pendant qu'elle empruntait les rues qui la ramenaient chez elle, elle observa le superbe pavillon, aussi haut qu'un temple, que venaient de se faire construire des gens du nom de Yang. Croisa une dénommée Zhu, laquelle dans l'espoir d'obtenir pour son fils un poste d'électricien couvrait tous les jours le chef de village d'épinards, de céleris, d'une poule ou de quelques œufs et aurait été prête à lui faire cadeau de tout ce qu'elle avait chez elle, que ce soit utile ou non. Et qui lorsqu'elle vit Cheng Qing lui adressa le plus flagorneur des sourires. Celle-ci le lui rendit. Mais lorsqu'elle arriva au cimetière, avec en tête ce qu'avait dit Kong Mingliang, elle ne souriait plus. Son frère, enterré à la limite la plus sud-ouest du carrefour, avait fait partie du deuxième contingent des martyrs morts en déchargeant les trains. C'était en considération de ce décès, par faveur spéciale, qu'elle avait été embauchée en tant que secrétaire du comité. Accorder un traitement préférentiel à la petite sœur d'un garçon qui s'était sacrifié, c'était

bien le moins, s'étaient dit les villageois et leur chef. Comme elle passait par là tous les jours pour aller au travail, si à la première tombe, celle du vieux chef de village, le père de Zhu Ying, des dizaines s'étaient désormais ajoutées, cela ne lui faisait plus ni chaud ni froid. Elle traversait le cimetière comme elle l'aurait fait d'un pâté de maisons, sans même y accorder un coup d'œil. Aujourd'hui pourtant, s'y retrouvant pour la seconde fois, elle tourna la tête vers les tertres et ressentit comme un choc, glacial : en dehors des plus récents, qui n'étaient encore que couronnes de fleurs sur terre jaune et chauve, les autres aux quatre coins – soit les anciens, certains là depuis quelque trois ans, qui avaient enduré la pluie, souffert les saisons et les années – disparaissaient sous une herbe folle et luxuriante, un tapis de laque sombre. Les fleurs, rouges ou blanches, et des chrysanthèmes sauvages au vert très foncé s'y épanouissaient allègrement, dans une atmosphère de chants et de danses, au point qu'abeilles et papillons d'automne folâtraient, riant et bavardant au-dessus. Sur la tombe de son frère, pourtant, aucun insecte. Elle était aussi déserte qu'un pan de terre caillouteux au milieu d'une campagne inculte. En plein carrefour, un instant, Cheng Qing s'immobilisa, stupéfiée, avant de slalomer entre les autres tombes pour s'en approcher. Et de constater, quand elle fut à proximité, que n'y poussait aucun chrysanthème sauvage, ni asparagale rampante, ni même ce jasmin d'hiver que les paysans aiment particulièrement y planter – alors que, sur les autres, cela verdoyait et s'épanouissait avec un parfum puissant, à croire que le ciel et la terre avaient été tapissés d'osmanthes fragrances, et tant pis si, l'été venant et le printemps finissant, le jasmin passé fleur penchait ailleurs la tête, ici il flamboyait, à jamais épanoui, incapable de faner.

Tel était le paysage. Sur toutes les tombes une végétation luxuriante, sur celle de son frère, et celle-ci seulement, ni herbes ni fleurs. Elle était si nue et d'un calme si funèbre qu'abeilles et papillons ne venaient même pas s'y poser.

Au bout d'un certain temps elle s'éloigna. Par le chemin qui l'avait amenée, elle regagna à la hâte le bureau du chef de village, Kong Mingliang, qu'elle trouva sur le départ, une chemise à la main. Alors, allant droit sur lui :

« J'ai dix-sept ans. Je suis adulte », se força-t-elle à émettre.

Il constata que, sur son front, le simple fait d'articuler ces mots faisait jaillir la sueur en gouttes aussi grosses que des perles d'eau. Et quand il y porta la main pour l'essuyer, s'aperçut qu'elle était secouée de frissons qui faisaient battre la peau contre sa paume à la manière d'un tambour. Sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, elle se retourna, ferma la porte, entreprit de défaire ses boutons et dans sa panique en arracha un noir, au niveau du col, qui tomba au sol et telle une balle de ping-pong rebondit avant de rouler sous le canapé. La lumière, qui jusque-là avait continué comme à l'accoutumée de nonchalamment se répandre par la fenêtre, se mit débouler au pas de course, résonnant de par la pièce, capricieuse et éblouissante, ici plus claire, là plus sombre, mais en fin de parcours avec un éclat qui de son visage se réverbéra sur ses seins. Une lumière à la faveur de laquelle Kong Mingliang découvrit sur le blanc tendre un peu grisé de sa poitrine deux excroissances immatures, deux pains à la vapeur qui n'auraient pas encore levé. Il tendit la main pour les toucher, puis tira le vêtement pour en couvrir la tendre fermeté.